

remplies d'émotions et d'ardents désirs de me voir réunie à elle. Cette échange de lettres déplut à ma tante. Non pas qu'elle voulut étouffer en moi le sentiment de l'amour filial. Mais elle m'aimait, cette chère tante, à l'égal de ses propres enfants ; elle me voulait instruite comme les siens, capable de fréquenter la société et elle savait que ma mère était incapable de me procurer ces bienfaits. Elle songeait à mon avenir et pensait aux dangers que je ne manquerais pas de courir sur cette terre de séductions et de plaisirs.

Cette manière de voir, je ne pouvais l'approuver. Le désir de voir ma mère me semblait si légitime ! De ce moment, nos rapports furent moins amicaux, moins ouverts. La vie me parut plus amère ; j'étais moins bonne, moins docile, ma tante s'en plaignait non sans raison, surtout lorsque je lui répondais sur un ton un peu cavalier : « Si vous n'êtes pas contente, renvoyez-moi à ma mère. »

Enfin, après bien des supplications et des prières, j'obtins mon congé et la permission d'aller demeurer avec ma mère. J'avais vingt ans et je partis sous la sauve-garde d'un ami de la famille.

Une lettre m'avait précédée de quelques jours ; elle était signée par cette même tante et contenait ces recommandations : « C'est avec peine, disait-elle à ma mère, que je viens m'entretenir avec vous de votre chère enfant, qui était devenue la nôtre depuis la mort de son père. J'ai le cœur navré à l'idée que nous allons la voir s'éloigner de nous. J'ai fait mon possible pour l'élever chrétiennement. Dieu ne l'a pas dépourvue de talents. Plaise au ciel qu'elle les emploie pour le servir. » Elle ajoutait plus loin, je cite ces lignes car elles dépeignent parfaitement les sollicitudes de ce cœur maternel dans cette circonstance : « Faites bien attention à ses compagnies, ne la laissez pas sortir le soir ; et le jour sachez où elle va car elle est sans expérience. Elle n'a fait aucun écart, aucune faute au milieu de nous ; sa réputation est intacte, car pour cela, j'ai eu une main de fer. Gardez-la donc précieusement comme un trésor que l'on n'expose jamais à être perdu. Priez le bon Dieu et la sainte Vierge tous les jours en union avec nous pour qu'elle se conserve pure, sage et prudente sur la terre d'exil où vous vivez, et dont l'esprit d'indépendance est bien dangereux pour la religion comme pour les mœurs. »

Enfin, elle terminait par cette pensée dont je garde un souve